

RECIT DES TRAITEMENTS INFLIGES AUX FAMILLES JUIVES  
DANS LA REGION PARISIENNE A PARTIR DU 16 JUILLET 1942.

-----  
Ce récit est loin d'être complet. C'est peu à peu qu'en arriva à savoir ce qui se passe par les confidences des rescapés, des infirmières, même des gendarmes qui gardent les camps.

-----  
**LES ARRESTATIONS**

C'est le jeudi 16 Juillet que les inspecteurs et gendarmes français, la plupart du temps accompagnés de jeunes doriotistes, ont commencé à frapper aux portes des Juifs désignés sur leurs listes.

La nouvelle se répandit en ville comme une trainée de poudre ; et un sauve-qui-peut général s'en suivit. Tous ceux qui le pouvaient s'enfuyaient, à peine vêtus, cherchant asile chez des voisins français, chez des concierges, dans les caves et les greniers. Certains ont simplement refusé d'ouvrir leurs portes. Là où les portes ont été ouvertes, ou parfois forcées, on vit se produire des scènes déchirantes. Des femmes s'évanouissaient, des enfants hurlaient et beaucoup de ces persécutés eurent recours au suicide. Une mère a jeté ses quatre enfants par la fenêtre, d'un quatrième étage, puis s'est précipitée elle-même dans le vide, pendant qu'on forçait la porte. Une petite fille de 10 ans s'est précipitée à sauter du cinquième étage. Dans un logement qu'on a forcé, les gendarmes se sont trouvés en présence d'un homme qui tenait dans la bouche le tuyau de gaz et qui était à moitié asphyxié. Une jeune femme de 24 ans en a fait autant. A Montreuil, un médecin s'est suicidé avec sa famille au moyen de piqûres. Des faits analogues se sont répétés les jours suivants.

Aussitôt pénétré dans un logement, la police a déclaré les Juifs qui s'y trouvaient en état d'arrestation. Ils ont reçu l'ordre de se préparer en hâte, on leur a permis d'emporter quelques objets indispensables, et des vivres pour deux jours. Certains n'en avaient pas, ou fort peu. Ils étaient condamnés à jeuner complètement les deux premiers jours. xxxxxx

La police, ayant reçu l'ordre de ne pas prendre en considération l'état de santé des personnes inscrites sur les listes, a emmené non seulement des malades graves, mais aussi des morts. Un enfant mort la veille a été emporté dans un drap. On a pris des femmes et des enfants à partir de deux ans, des femmes enceintes dans le 7ème, 8ème, et même 9ème mois, des malades tirés de leur lit, et portés sur des chaises ou des civières ; une femme paralysée a été emmenée sur une chaise roulante. Des vieillards de 60-70 ans n'ont pas été épargnés.

Mais c'est surtout la razzia des enfants qu'il faut souligner. C'est à partir de deux ans que les enfants ont été considérés comme aptes pour les camps de concentration. En principe, les enfants français devaient être épargnés, en réalité, la majorité des enfants arrêtés est de nationalité française. Dans plusieurs cas, en l'absence des parents, on a pris des enfants de 6, 10, 12 ans, la preuve en est que quelques enfants français arrêtés seuls ont été relâchés après trois jours de détention. Une jeune femme est venue demander des renseignements au sujet de sa sœur âgée de 10 ans qui se trouvait au Val'd'Hy. On emmena même des enfants malades avec 40° et 41° de fièvre, atteints de rougeole, de coqueluche, de varicelle, de scarlatine et même de typhoïde. Quelques-uns ont été envoyés à l'Hôpital Claude-Bernard. Les mères désespérées se dressaient en vain entre les policiers et leurs enfants malades. Dans nombre de cas on a arraché de force les mères de leurs petits ; on les a enlevées tantôt par force, tantôt par ruse. Les cris et les pleurs remplissaient les rues. Les voisins, les passants ne pouvaient s'empêcher de pleurer.



Pendant quatre jours, la police a continué ses rafles, conduisant les arrêtés aux points de rassemblement préparés d'avance en nombre important dans les quartiers juifs. De là, les colonnes d'hommes, de femmes, et d'enfants, avec leurs paquets, étaient dirigés sur le Vel' d'Hiv', par camions, autobus, cars de police. Ces groupes faisaient une impression lamentable de détresse et de pauvreté, surtout les enfants avec leurs baluchons enveloppés dans des draps, des serviettes de table, des sacs, les visages abattus, le dos courbé.

Les personnes arrêtées ont été envoyées, les hommes et les femmes sans enfants à Drancy, d'où la déportation par groupes de mille vers un bagne d'Outre-Rhin a commencé au bout de quelques jours ; les autres au Vel' d'Hiv'.

#### AU VEL' D'HIV'

Le Vélodrome d'Hiver avait contenu le premier jour environ 12.000 personnes. Rien n'était préparé pour elles. Pas même de la paille. Les internés sont "installés" sur les bancs, ou assis par terre. Il n'y avait pas assez de place pour s'allonger. La nuit les enfants couchaient par terre, les adultes sont restés assis sur les bancs. Pas de ravitaillement les deux premiers jours. Ceux qui n'avaient pas de provisions sont restés le ventre creux. Au 3ème jour on a distribué 70 gr. de pain et 3 bols de bouillon Kub par jour et par personne. Pas d'eau à boire, ni pour se laver. Les W.C. au nombre d'une douzaine, furent vite bouchés, et personne pour les remettre en état. Ils débordèrent et incommodèrent les internés.

Cette situation n'a pas tardé à déchaîner une série d'évanouissements, des crises de nerfs, de poussées de maladies, de tentatives de suicides. Il n'y avait que trois médecins et un nombre insuffisant d'infirmières. Les internés ne pouvaient rien recevoir du dehors : ni vivres, ni vêtements, ni médicaments. Au 3ème jour, on a commencé à libérer les femmes de prisonniers de guerre (certaines ont cependant été gardées six semaines), des enfants français et quelques blessés de guerre. Une jeune fille de 16 ans a eu des syncopes pendant toute la journée qui a suivi sa libération. Une fois remise, elle a déclaré : "Un véritable abattoir, les malades crachent du sang; on s'évanouit sans cesse. Les cris des enfants sont assourdissants. On devient fou".

Un ancien combattant libéré avec sa famille, noir de crasse, déclare : "Nous sommes sauvés de la mort. J'ai été au front, j'ai été blessé, mais je n'ai jamais vu de choses pareilles".

On a assisté à quelques fausses couches, à quelques accouchements. Une jeune femme est devenue folle et hurlait sans arrêt. Une mère de quatre enfants ne cesse de crier. Pendant toute la journée et toute la nuit, une rumeur assourdissante, un bruit infernal remplit l'enceinte.

Les mères, ne pouvant plus assister aux souffrances de leurs petits, demandent aux gendarmes de les tuer ensemble. Pendant les cinq jours il y a eu plusieurs cas de folie, des tentatives de suicides, et une trentaine de morts, dont plusieurs enfants. Quelques mères ont réussi à faire passer leurs enfants de 7, 8 et 10 ans, par un trou, les poussant hors de cet enfer et leur disant : "Sauve-toi, mon enfant, demande à de bonnes gens de t'accueillir, ta mère est perdue pour toujours". Un gendarme après une nuit de service, a confié, les larmes aux yeux : "Si je devais assister encore une nuit à ce spectacle, je deviendrais fou, ou je me tuerais." Les infirmières en chef menaçaient de quitter la place si on n'envoyait pas de secours immédiat.

#### LES FUGITIFS

Il y a des milliers de fugitifs. Ils sont cachés chez des voisins, des amis, dans les caves. Des familles entières rodent avec leurs enfants dans les rues. Le soir, ils vont coucher n'importe où. Dès le



début, la population française a témoigné largement sa solidarité à ces malheureux. Les fugitifs sont sans cesse recherchés par la police, qui revient plusieurs fois à leur domicile. Dans certains cas, on met les scellés sur les portes des absents.

Les rafles ont repris dans les rues. Le danger pour les enfants des échappés est menaçant. Les enfants peuvent difficilement supporter la vie de nomades et de clocharis que mènent leurs parents, ils tombent malades, restent sans soin. La question de l'alimentation se pose avec acuité.

### LES BAGNES DE FEMMES ET D'ENFANTS :

#### Pithiviers et Beaune-la-Rollande.

Après les cinq jours de torture de toutes sortes subis au Vel' d'Hiv', plus de 10.000 personnes, familles entières, femmes et enfants, furent transportés aux camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rollande. Dans ces deux camps, où il y avait de la place pour au plus 5.000 internés, on en a entassé plus du double ; on est ainsi arrivé à créer une situation à peu près semblable à celle du Vélodrome d'Hiver.

Déjà à quelque distance du camp on est surpris par une odeur suspecte ; mais plus on approche, plus l'air devient infect. Ceci s'explique quand on sait que dans les deux camps le nombre de cabinets est insuffisant par rapport au nombre des internés ; les lieux d'aisance deviennent vite inutilisables. De plus, la nuit, les petits ne peuvent pas sortir des baraques accompagnés de leurs mères, ont peur de s'éloigner. De toutes ces circonstances il résulte que les deux camps se transforment de jour en jour en dépôt d'immondices, et que l'air devient irrespirable.

On entasse 200 personnes par baraque ; on dort dans la paille presque toujours sans draps ; jusqu'ici on n'était rongé que par les puces, à présent une épidémie de poux s'acharne sur les enfants, et leurs mères n'ont aucun moyen de les préserver.

L'entassement augmente par l'afflux de malheureux venant de Paris ou de province et, étant donné l'absence totale d'hygiène, les épidémies commencent à se propager. Il y a une infirmerie pour les maladies graves, mais pas un seul docteur ; les infirmières de la Croix-Rouge et les Religieuses, en trop petit nombre, sont débordées et n'ont aucun moyen médical pour soulager les malades.

À cet entassement, à cette crasse, s'ajoute la famine. Comme nourriture pour toute la journée, 6 ou 7 personnes reçoivent un très mauvais pain ; ce qui correspond à 165-200 gr. par personne ; un café noir le matin, et deux fois par jour des haricots. Ce régime est identique pour les malades, les femmes enceintes, et les petits de 2 ans ; pour ces derniers, dont la santé est très compromise, on n'a rien prévu. On a demandé à un gardien si les petits reçoivent quelquefois du lait, on obtient cette réponse : "Qu'ils soient contents d'avoir du café noir", car auparavant on n'en distribuait même pas. Les internés n'ont droit de recevoir aucun colis, même pas de linge ; l'administration a refusé d'accepter pour les femmes des serviettes hygiéniques.

Au camp de Pithiviers, la diphtérie sévit ; en quelques jours trois enfants sont morts de cette maladie, les ambulances emmènent chaque jour des mourants vers les hôpitaux du Loiret. En 15 jours, 5 femmes ont dû être internées dans un asile d'aliénés. Une jeune mère dont l'enfant a succombé à la diphtérie a perdu la raison et a poussé toute la nuit, des cris si désespérés, que les habitants des alentours ont été alertés.

Par comble de torture, les internés sont soumis à la discipline militaire ; ils n'ont ni le droit de se grouper, ni celui de parler longtemps entre eux ; les gendarmes leur rappellent sans cesse



qu'ils doivent circuler.

La surveillance se fait draconienne, le nombre de gendarmes est doublé, les fils barbelés sont renforcés de telle façon qu'un enfant de 2 ans ne puisse passer. Tout contact avec l'extérieur est supprimé, les arrêtés n'ont ni le droit d'écrire, ni celui de recevoir des lettres.

A l'heure actuelle la déportation des femmes est presque terminée. Les départs se sont faits par groupes de mille, dans des conditions épouvantables. Les femmes et les enfants, à partir de 13 ans, sont entassés dans des wagons à bestiaux, plombés, au pain sec et à l'eau, dans une atmosphère infecte, pendant plusieurs jours. Avant le départ, les femmes étaient fouillées, déshabillées presque nues, pour voir si elles ne cachaient pas quelque chose. On leur a volé argent, bijoux, alliances, jusqu'aux couvertures de laine.

Des scènes tragiques et révoltantes se sont déroulées quand on a séparé les mères de leurs enfants. Ceux-ci se cramponnaient à leurs mères en criant : "Maman, ne pars pas !" Plusieurs femmes se sont jetées sur leurs enfants, en demandant aux gendarmes de les tuer sur place, plutôt que de les arracher à leurs gosses. Les gendarmes effectuaient les séparations à coups de matraques, n'épargnant même pas les enfants. Presque toutes les femmes ont de fortes traces de coups. Comme elles refusaient de quitter leurs enfants, elles furent poussées de force dans les cars, bourrées de coups, et menacées de mort.

Les enfants de 2 à 13 ans, au nombre de 5.000 environ, sont restés seuls, sans aucune surveillance, affamés, dans la cressé, mourant comme des mouches. On leur a donné des numéros, et c'est ainsi qu'on les appelle désormais.

#### DE L'ENFER DE DRANCY A LA DEPORTATION

7.000 Juifs, dont 4.000 femmes et 3.000 hommes, arrêtés le 16 Juillet, furent envoyés à Drancy. On les y entassa à 85 par chambre, soit 2 m2 par personne, dans la cressé, sur le plancher gluant d'une boue liquide due au perpétuel suintement des conduites d'eau. Les hommes, les femmes, les malades - on y ajoute par la suite quelques dizaines d'enfants malades - y passèrent des jours et des nuits, dans une atmosphère indescriptible, au milieu des cris, des pleurs de femmes, et des spasmes des malades. Une femme libérée raconte que tous ont l'air de bétail assommé qui attend la mort. Le désespoir en pousse quelques-uns au suicide : trois femmes se jettent du 4ème étage, une autre se coupe les veines.

Chaque geste, chaque pas, sont contrôlés par les gendarmes, et les chiens à Doriot, même pour aller au cabinet, il faut demander la permission. Les punitions pleuvent pour les moindres infractions : suppression des repas, fermeture des fenêtres, interdiction d'aller aux cabinets.

Le sadisme est porté à son comble pendant les préparatifs pour la déportation: ceux qui sont désignés doivent se hâter de prendre leurs affaires et descendre dans le cour; ils sont ensuite entraînés dans un espace entouré de barbelés; on rase les hommes, et tout le monde est fouillé. Les hommes sont dépouillés de leur argent, montres, stylos; les femmes sont déshabillées et fouillées par les jeunes doriotistes et "piloristes" jusque dans les parties les plus intimes; on leur vole leurs bijoux et même leurs alliances. Un homme sur qui on a trouvé quelque chose de caché fut tellement battu qu'il dut être emmené sur une civière.

Ensuite tous passent la nuit dans les bâtiments de débarras, où ils s'épuisent complètement.

Le lendemain, à 6 heures du matin, apparaît le bourreau Daneqon accompagné des S.S. qui arment leurs matraques pour semer la terreur.



A ce moment les autres arrêtés n'ont pas le droit de regarder par les fenêtres, sous menace de recevoir des balles. On fait alors monter les arrêtés dans des camions ; on sépare systématiquement maris et femmes ; on pousse les gens gravement malades à coups de matraques ; des policiers soutiennent sous les bras des malheureux qui ont le visage ensanglanté ; on hisse les vieillards de 70 à 80 ans ; on emmène aussi les fous.

LETRE D'UNE DEPORTÉE, JENSEI EN ROUTE A EPERNAY ET  
PARVENUE A SA COLONNE QUI GARDE SES DEUX ENFANTS

Epernay, le 27-7-42.

" Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Nous nous trouvons dans un wagon à bestiaux. On nous a enlevé jusqu'aux objets de toilette les plus nécessaires. Pour un voyage de trois jours, nous avons peine du pain, et de l'eau au compte-gouttes. Les bœufs, nous les faisons sans nous gêner, par terre, femmes et hommes. Il y a permis nous une morte. Quand elle agonisait j'ai appelé au secours. On aurait peut-être pu la sauver. Mais les wagons sont plombés, elle est restée sans secours. Et maintenant, nous devons supporter l'odeur de la mort. On nous menace de coups et de fusillades. Ma soeur et moi nous nous encourageons mutuellement et espérons quand même. Je vous embrasse tous, les enfants, la famille et les amis. Sarah".

LA DEPORTATION DES ENFANTS.

Les enfants qui étaient restés à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande, ont été, au bout de quelque temps, amenés à Drancy, par convois de 1.000 à la fois. A Pithiviers, on les a réveillés à minuit, et ils ont attendu 2 heures le départ. Ceux de 5 ans et au-dessus devaient porter eux-mêmes leurs paquets. A Drancy ils se sont trouvés dans des conditions encore pires qu'avant, car ils ne pouvaient sortir jouer, ne fût-ce que quelques heures par jour, de l'air et de la lumière du soleil. Les adultes libérés ces derniers jours ont raconté que ces pauvres petits souffraient terriblement de la faim et mendiaient du pain aux gendarmes. Ils couchent par terre, ils sont sales et déguenillés.

Mais Drancy n'est qu'une étape avant la déportation. En effet, les enfants sont emmenés par groupes de 1.000 "vers l'Est", dans les mêmes conditions que les adultes. On commence par détruire leurs pièces d'état civil. On leur rase la tête, on rase aussi la partie génitale des fillettes de 10, 11 et 12 ans. On les entasse dans des wagons plombés. Pour toutes provisions, l'Union des Israélites de France, leur a donné des fruits à emporter. Des témoins ont vu, en gare de Chélon-sur-Merne, des mains d'enfants passer, par l'orifice des wagons à bestiaux où ils étaient enfermés, des bouteilles vides. Des soldats allemands de garde ont empêché d'approcher les personnes qui voulaient prendre ces bouteilles pour les remplir d'eau.

Non contents de déporter les enfants internés, les Allemands font rechercher ceux qui auraient pu échapper ; les enfants confiés aux écoles, aux orphelinats, et même en pension chez des particuliers. On organise une véritable chasse à l'enfant. Ces temps-ci, une nourrice qui avait en garde un enfant de six ans, ayant été dénoncée par une voisine, a vu les gendarmes venir chercher l'enfant au moment même où la mère, qu'elle avait avertie par dépêche, accourait le reprendre.

Un bruit inquiétant se répand ces derniers jours : On aurait décidé de procéder à la stérilisation chirurgicale de certains enfants. Quelques-uns auraient déjà été retirés d'un asile, en vue de cette opération. Un médecin spécialiste serait venu d'Allemagne tout exprès.



LA VERSION OFFICIELLE

Sur tout cet ensemble de faits, le silence le plus complet avait été maintenu dans la presse et la radio. Mais devant l'émotion grandissante du public, les autorités semblent avoir éprouvé le besoin de se justifier. Sans qu'aucune précision soit donnée, on fait dire qu'il est faux que les enfants aient été séparés de leurs mères, ou qu'ils l'ont été "accidentellement" (1) et qu'ils vont maintenant leur être rendus. C'est l'explication qu'on donne des déportations actuellement en cours. C'est aussi sous ce prétexte qu'on oppose un refus aux nombreuses demandes de particuliers, ou d'institutions, religieuses ou autres, qui voudraient se charger de petits internés.

Cependant, la séparation brutale des enfants d'avec leurs mères et surtout la destruction des pièces d'état civil, s'accorde mal avec les bonnes paroles destinées à endormir les consciences inquiètes.

ET CEUX DE LA ZONE LIBRE

Des milliers et des milliers de familles juives de zone non-occupée ont été arrêtées et remises par les autorités françaises aux Allemands.

Les mêmes scènes d'horreur se sont produites à l'occasion de ces mesures de police : dispersion des familles, déportation des malades et des vieillards, suicides.

Un sort semblable à celui des Juifs arrêtés en zone occupée, leur a été réservé.

Des dizaines de milliers d'autres, traqués par la police, vivent dans l'angoisse.

Quel sort les attend ?

La France laissera-t-elle se poursuivre ces crimes ?

**UN DOCUMENT ACCABLANT POUR LES  
BOCHES ET LES TRAITRES DE VICHY**

(Extraits d'une lettre écrite par une jeune Assistante Sociale à son père. Cette jeune fille a été affectée le 1<sup>er</sup> Juillet au service social au Vélodrome d'Hiver. C'est là qu'ont été internés une grande partie des Juifs "raflés" chez eux dans la nuit du 15 au 16 et les jours suivants.)

"..... Au Vel'd'Hiv', 12.000 Juifs sont passés, C'est quelque chose d'horrible, de démoniaque, quelque chose qui vous prend à la gorge et vous empêche de crier. Je vais essayer de te décrire le spectacle, mais ce que tu vois là, multiplie-le par mille, et tu n'auras seulement qu'une partie de la vérité."

" En entrant, tu as d'abord le souffle coupé par l'atmosphère asphyxiante, et tu te trouves dans ce grand vélodrome noir de gens entassés, les uns contre les autres, certains avec de gros ballots déjà salis, d'autres sans rien du tout. Ils ont à peu près un mètre carré d'espace chacun quand ils sont couchés, et rares sont les débrouillards qui arrivent à se déplacer de 10 mètres de long dans les étages."

" Les quelques W.C. qu'il y a au Vel'd'Hiv' (tu sais combien ils sont peu nombreux), sont bouchés ; personne pour les remettre en état. Tout le monde est obligé de faire ses déjections le long des murs."



" Au rez-de-chaussée sont les malades. Les bassins restent pleins à côté d'eux, car on ne sait où les vider. Quant à l'eau, depuis que je suis là-bas, je n'ai vu que deux bouches d'eau (comme sur les trottoirs), auxquelles on a adapté un tuyau de caoutchouc. Inutile de te décrire la bousculade. Résultat : les gens ne boivent pas, ne peuvent pas se laver.

" Le ravitaillement : 1/2 louche de lait par enfant de moins de 9 ans (et encore tous n'en ont pas), 2 tartines épaisses de 2 cm de gros pain pour toute la journée (et encore tous n'en ont pas); 1/2 louche de nouilles ou de purée pour les repas (et encore tous n'arrivent pas à en avoir). Cela va encore, car les gens ont des provisions de chez eux, mais d'ici quelques jours, je ne réponds plus de rien.

" L'état d'esprit des gens - de ces hommes, femmes et enfants, entassés là - est indescriptible ; des hurlements hystériques, des cris : "Libérez-nous", des tentatives de suicide (il y a des femmes qui veulent se jeter du haut des gradins); ils se précipitent sur toi : "Laissez-nous, mais ne nous laissez pas ici", "une piqûre pour mourir, je vous en supplie", et tant d'autres, et tant d'autres.

" On voit ici des tuberculeux, des infirmes, des enfants qui ont le rougeole, la varicelle... Les malades sont au rez-de-chaussée ; au milieu se trouve le centre de la Croix-Rouge. Là, pas d'eau courante, pas de gaz. Les instruments, le lait, les bouteilles pour les tout-petits (il y en a qui n'ont que trois mois) tout est chauffé sur des réchauds à méta ou à alcool. Pour faire une piqûre, on met 1/2 d'heure. L'eau est apportée dans des laitières plus ou moins propres. On tire l'eau avec des louches.

" Il y a trois médecins pour 15.000 personnes et un nombre insuffisant d'infirmières. La plupart des internes sont malades (on est allé chercher même les opérés de la veille dans les hôpitaux, d'où évènements, hémorragies, etc... J'ai vu aussi un aveugle et une femme enceinte). Le corps sanitaire ne sait où donner de la tête ; de plus, le manque d'eau nous paralyse complètement, et nous fait négliger totalement l'hygiène. On craint une épidémie.

" Pas un seul Allemand ! Ils ont raison. Ils se feraient écharper. Quels lâches de faire leur sale besogne par des Français ! Ce sont des gardes mobiles et des jeunes des "chantiers de jeunesse" qui font le service d'ordre. Inutile de te dire ce qu'ils pensent.

" Nous - assistantes sociales et infirmières - avons reçu comme consigne de nos monitrices : "Surtout ne racontez rien de ce qui se passe ici au dehors!". C'est ignoble. On voudrait faire silence autour de ce crime épouvantable. Mais non, nous ne le permettrons pas. Il faut qu'on le sache. Il faut que tout le monde soit au courant de ce qui se passe ici."

=====

LE COMBLE

Nous apprenons à l'instant que les autorités françaises ont, en même temps occupées, arrêté et livré aux Allemands, toutes les familles juives de nationalité roumaine, et hongroise, épargnées jusqu'à ce jour; les bébés d'un mois ; les vieillards de plus de 70 ans. Enfin, le gouvernement français a osé livrer aussi celles qui ont été le plus touchées par la guerre : les femmes des prisonniers, les veuves de guerre, et leurs enfants !